

Trop de stimulés et un cerveau humain incapable d'y répondre : comment le porno devient une véritable addiction



Sébastien Bohler vient de publier "Le bug humain, Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher" (Robert Laffont). Il apporte un éclairage nouveau et original sur la question du devenir contemporain. Le premier coupable à incriminer n'est pas l'avidité des hommes mais bien la constitution même de notre cerveau. Extrait 2/2.

Avec Sébastien
Bohler

À la fin de l'année 2017, le premier salon de pornographie en réalité virtuelle au Japon a été submergé par le nombre de visiteurs qui se pressaient à l'entrée, dans un pays où un homme sur deux de moins de 30 ans n'a jamais eu de rapport sexuel réel. Les foules de visiteurs s'agglutinant dans les rues dans l'espoir de pénétrer dans le salon ont révélé tout l'attrait que revêt le sexe virtuel hyper-réaliste pour les hommes en prise directe avec la technologie numérique. Il ne fait guère de doute que ces interfaces virtuelles seront le prochain mode de consommation de sexe à l'échelle planétaire.

En voyant les reportages consacrés à ce type d'événements, on se trouve brutalement confronté avec les images saisissantes d'un jeune cadre célibataire japonais en jean et baskets en train de copuler avec un fragment d'effigie de femme en plastique reliée à des capteurs retransmettant ses mouvements à une interface informatique, laquelle projette une représentation idéalisée de sa partenaire dans son casque 3D. On a le sentiment frappant d'une transposition de l'expérience d'Olds et Milner à l'être humain. Avec la consommation de masse du sexe, nous nous retrouvons ainsi dans la même situation qu'un mangeur du paléolithique qui ferait face, brusquement, à l'abondance de nourriture dégorgeant de nos supermarchés et des fast-foods de nos grandes métropoles. Le problème n'est plus la quantité. Le problème est de s'arrêter. Mais les structures profondes de notre cerveau qui fonctionnent à grand renfort de dopamine ne possèdent pas de fonction stop. Le citoyen du troisième millénaire ne découvre le problème que lorsqu'il commence à souffrir de troubles sexuels, de dysphorie ou d'addiction sexuelle, dus à la consommation excessive de sexe virtuel, puisque les troubles de l'érection ont doublé au cours de la dernière décennie, de façon parallèle à l'essor de la pornographie sur Internet.

En 2016 a été publiée la première étude d'imagerie cérébrale sur l'addiction à la pornographie sur Internet. Ce qu'elle montrait était édifiant : non seulement le visionnage des vidéos activait le striatum ventral (où se trouve notamment le fameux noyau accumbens), mais le niveau d'activité de ce striatum permettait de prédire si une personne donnée allait être modérément ou gravement touchée par les symptômes d'addiction à la pornographie sur le Web, comme le caractère envahissant du comportement, l'impossibilité de maîtriser son envie de surfer sur les sites pornographiques, le besoin d'augmenter les doses (phénomène de tolérance), les symptômes de manque en cas d'impossibilité d'y accéder, la perte de sensibilité aux stimulations sexuelles, les dysfonctions érectiles et les conséquences adverses sur le plan relationnel, que ce soit sur le couple ou les relations sociales en général.

Savoir pourquoi notre striatum est incapable de se modérer est une question fondamentale dont vont dépendre certains des grands enjeux de nos sociétés et de notre planète. Car si environ 35 % du trafic Internet est consacré à des visionnages de vidéos

pornographiques, cela signifie rien de moins que l'impact de l'appétit sexuel de nos striatums sur la planète Terre est de 150 millions de tonnes de dioxyde de carbone émises dans l'atmosphère chaque année, soit entre un cinquième et un tiers des émissions de gaz à effet de serre dues au trafic aérien. Selon certains analystes comme Anders Andrae, de l'université de Göteborg en Suède, les technologies de la communication pourraient représenter plus de la moitié de la consommation globale d'électricité à l'échelle de la planète en 2030. Sans le savoir, nous sommes comme les rats de James Olds et Peter Milner dans une cage munie d'un levier que nous pouvons actionner sans fin, sans réfléchir au fait que ce geste quotidien prépare une montée des océans qui engloutira des millions d'habitations dans les années à venir.

Extrait du livre de Sébastien Bohler, "Le bug humain, Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher" aux éditions Robert Laffont.

Lien direct vers la boutique Amazon : [ICI](#)

□